

« Un archipel fait d'îles isolées et reliées » Entretien avec Romain Cruse

Michel Nareau

Number 330, Spring 2021

Le ventre des Amériques. Multiplicités rayonnantes de la Caraïbe

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/95391ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Nareau, M. (2021). « Un archipel fait d'îles isolées et reliées » : entretien avec Romain Cruse. *Liberté*, (330), 48–52.

« Un archipel fait d'îles isolées et reliées »

Des Caraïbes, il est plus facile de prendre l'avion pour Paris ou Londres que de rejoindre certains endroits de l'archipel. Le géographe Romain Cruse étudie ce qui unit et divise la culture caribéenne.

Michel Nareau l'a rencontré.

Avec *Géographie populaire de la Caraïbe*, publié en 2014, **Romain Cruse**, géographe, enseignant, dégage les caractéristiques de la région, et montre la continuité culturelle de cet archipel et la nécessité d'arpenter cet espace pour aller à la rencontre de ceux qui le font. Géographie de la marche, du déplacement, de l'écoute, l'essai de Cruse évoque le marronnage, la créolisation, la musique, la littérature, non pas pour figer le récit de la Caraïbe, mais pour nouer des rencontres entre des espaces, des langues, des manières de vivre qui sont structurées autour de mêmes enjeux. Nous avons voulu le rencontrer pour explorer les chemins entre ces îles.

Liberté — *L'image de la Caraïbe est facile à faire surgir : une île, une plage, de la musique, un cocktail à base de rhum, du plantain. Le cliché est à portée de main. Mais il est beaucoup plus difficile de cerner l'histoire de cette région ou d'en comprendre les caractéristiques. Pour y arriver, il importe de pouvoir délimiter, géographiquement, ce qu'est la Caraïbe. Pour commencer, est-ce la même chose que les Antilles ?*

Romain Cruse — L'enjeu de nommer est toujours significatif. Tout le monde n'est pas d'accord sur les mots. Par exemple, les Antilles ont une signification très différente en Martinique et dans une autre île, la Jamaïque par exemple, où le terme n'est même pas employé, ou encore dans des cercles universitaires. C'est la même question pour toutes les régions ; ça paraît évident de définir l'Europe ou l'Asie, mais quand on regarde plus en détail où mettre les frontières, ce n'est plus si simple. Ce l'est dans le cas de l'Amérique, parce que c'est une grande île au milieu de la mer ; ça se complique pour la Caraïbe. Il y a une partie subjective derrière cette définition ; de l'extérieur, qu'est-ce qu'on appelle la Caraïbe, puis, de l'intérieur, qui se sent caribéen ? Les universitaires caribéens ont défini plusieurs cercles concentriques. La définition la plus restreinte inclut les îles de la Caraïbe, depuis Trinidad jusqu'à Cuba et aux Bahamas – ce qui laisse les Bermudes en dehors. La question des îles d'Amérique centrale, qui sont dans la mer des Caraïbes, mais liées à l'Amérique centrale, demeure ouverte. Cette définition serait celle de la Caraïbe insulaire. Ensuite, vous avez des définitions plus culturelles ou plus historiques que géographiques. Par exemple, la Caraïbe serait cette

région du monde qui a connu la culture de la canne à sucre, l'esclavage, etc. Auquel cas, on intègre le bassin caribéen et on déborde même de la région caraïbe. C'est ce qui m'avait amené, il y a quelques années, à demander à mes étudiants, dans les différents endroits où j'ai travaillé : « Comment définissez-vous la Caraïbe ? Êtes-vous dedans, êtes-vous en dehors ? » J'avais posé la question en Martinique, en Guyane, au Suriname, à Trinidad, en Jamaïque.

Les étudiants en question se sentaient-ils tous appartenir à la Caraïbe ?

Pas forcément, non. En Martinique, ce qui revenait le plus souvent dans ces échanges, c'était qu'ils se considéraient comme des Antilles, sous-entendu des Antilles françaises, et que la Caraïbe, en fait, c'était ailleurs pour eux. Les Antilles, pour eux, c'est cette zone entre l'Europe et la Caraïbe. Ils ne sont pas Français ni Européens, et en même temps, ils ne sont pas Caribéens ; ils voyagent dans la Caraïbe.

La Caraïbe, pour les étudiants martiniquais, ce seraient donc les îles dont les habitants parlent d'autres langues, l'anglais, l'espagnol, le néerlandais ?

Jusqu'ici, on apprenait en Martinique que le créole, c'était le créole des Antilles, et que les autres, ils parlaient anglais ou espagnol. Pourtant, l'anglais et l'espagnol de la Caraïbe se sont aussi créolisés. Cette frontière est de plus en plus floue, elle s'estompe, mais elle est quand même toujours là.

Vous avez évoqué cette idée voulant que la définition la plus restreinte soit celle des îles. Ce caractère insulaire est non seulement l'image la plus généralisée de la Caraïbe, mais aussi la grande caractéristique commune de la vie de la majorité de la population caribéenne. Qu'est-ce que cette définition a comme effet sur la Caraïbe ?

Cette idée d'insularité et d'archipel ne se limite pas à des îles physiques puisque cet archipel comprend le Belize, qui est en Amérique centrale, ou les Guyanes, qui, physiquement, ne sont pas des îles, mais des territoires qui fonctionnent comme des îles. Les Guyanes, par exemple, sont complètement isolées par la forêt amazonienne, qui crée un effet de coupure plus fort que la mer. Il y a aussi un archipel diasporique dans toutes les grandes villes d'Amérique du Nord. Cet archipel physique dans la mer des Caraïbes

constitue la base, mais au-delà, il y a Miami, la Floride, New York, Montréal...

Est-ce donc dire que cet effet d'insularité et d'archipel isole chacune de ces îles, mais les met aussi en relation, pour les faire sortir de l'isolement que chacune pourrait ressentir ?

Oui, c'est toute la singularité de la mer ; on la considère comme une coupure, mais la mer est le point de rencontre entre les îles, une surface de transport, de circulation. Dans la Caraïbe, il y a une très grande circulation entre les îles. C'est un archipel qui est fait d'îles isolées et reliées. En ce moment, on est plutôt isolés, puisqu'on est confinés [à cause de la pandémie de covid-19]. On sent l'isolement. Quand l'aéroport est fermé, quand le port est fermé, on sent cette insularité physique.

Le fait qu'il y ait ces mouvements de sorties incessantes de l'île, comme un besoin de se relier, crée-t-il des liens entre ces îles de la Caraïbe ou, au contraire, cela crée-t-il plutôt des liens avec des puissances extérieures ?

Pour répondre, le mieux, c'est de regarder la carte du trafic aérien. Les liaisons qui transportent le plus de gens ne se font pas entre les îles, elles vont vers l'Europe ou l'Amérique du Nord. D'ailleurs, y aller est plus simple, parfois plus court. Si je pars de la Martinique, c'est plus court d'aller à Paris ou à Montréal que d'aller en Jamaïque, par exemple. Aller en Jamaïque, ça va me prendre deux jours, alors qu'aller à Paris, je le fais dans la journée. La Guadeloupe et la Martinique sont quant à elles bien reliées, on offre dix vols par jour aller-retour. Ailleurs, les îles anglophones sont aussi reliées par des vols toute la journée. Mais pour Haïti, c'est très différent. Si je pars de la Martinique et que je vais à Miami, je vais passer par Haïti, l'avion va s'y arrêter, mais ça va me coûter plus cher d'y descendre que de le faire à Miami.

Autre question sur cette insularité, à la fois un isolement et un incitatif à se relier. Édouard Glissant disait qu'on pouvait considérer la Caraïbe comme une espèce de mer Méditerranée, mais qui aurait moins de rivages. On observe en Méditerranée un effet centripète amenant tout le monde vers son centre à partir des rives, alors que, dans les Antilles, on voit le mouvement inverse : à partir des îles surgit un effet diasporique.

Oui, vous avez un mouvement centrifuge qui s'oppose à un mouvement centripète. Mais les Caribéens, en général, n'aiment pas trop cette comparaison.

Quand j'avais lu cette remarque, j'avais compris l'importance d'établir des liens, d'aller d'un territoire à l'autre. Cette perspective permettait de saisir le peuplement de ces territoires, les vagues successives et les parcours migratoires qui caractérisent ce qu'est la Caraïbe aujourd'hui, des territoires dont la diaspora peut être aussi nombreuse que les populations qui les habitent encore.

Très souvent, il y a autant de membres de la diaspora, voire plus, que d'habitants sur l'île. Ce sont les pays du monde où, selon les statistiques, les gens partent le plus de chez eux : la Guyane, la Jamaïque, la Dominique. Saint-Vincent, statistiquement, est le pays que l'on quitte

le plus. D'ailleurs, ça soulève des questions, parce que ce ne sont pas les pays les plus pauvres du monde. Est-ce que la proximité des États-Unis y est pour quelque chose ? Sûrement, car ce sont les pays les plus près des États-Unis, leur arrière-cour, avec le mouvement d'attraction que ça suppose. Il y a aussi un effet d'opportunité : dès qu'on a la possibilité de partir en Amérique ou en Europe, on file, quoi !

Ce sont des îles qui sont dans une connexion mondialisée. Prenons le cas d'Haïti : à Montréal, la communauté est nombreuse et bien enracinée. Si on ajoute Miami, New York, Paris – certains mettraient aussi Dakar, où il y a énormément d'Haïtiens –, une connexion entre trois continents s'établit dans la vie quotidienne, avec par exemple des transferts de fonds dans les familles, entre ceux qui ont quitté l'île et ceux qui sont restés. Sans parler des nombreux allers-retours pour visiter la famille.

Et dans le cas d'Haïti, il y a une mobilité intérieure : on part d'abord de la campagne pour aller à la capitale et, quand on y est, si on peut, on part. Cependant, il y a encore un dernier lien qui reste à faire : l'Asie. Il y a encore très peu d'allées et venues entre l'Asie et la Caraïbe, mais c'est la logique du futur qu'on y retrouve bientôt des Haïtiens et des Caribéens. Mais à Trinidad, au Guyana, même en Martinique, en Guadeloupe, en Jamaïque, vous avez de grosses communautés d'Indiens et de Chinois.

Pour en revenir au cadrage de ce qu'est la Caraïbe, on est partis des îles, puis vous avez évoqué le Belize, le Suriname, qui sont sur le continent, mais dotés d'une insularité en raison de la forêt qui les isole. Pour vous, donc, il existe une partie de la Caraïbe hors des îles. À quoi tient cette volonté d'intégrer ces communautés, comme le Belize et le Suriname, dans la définition de la Caraïbe ?

Il faut séparer deux choses. Il y a les définitions politiques, celles de la Caribbean Community (CARICOM), ou celles des États de la Caraïbe, etc., qui recherchent une forme d'union politique ou culturelle. Ensuite, il y a les gens qui réfléchissent au thème culturel et fournissent une définition qui est de l'ordre de la réflexion. Si vous êtes sur la côte du Venezuela, vous êtes clairement dans la Caraïbe. Quelque chose en rapport avec la culture, avec l'héritage de la canne à sucre, de l'esclavage. Après, si on continue les cercles concentriques, on a la Grande Caraïbe, qui englobe toute l'Amérique centrale, la Colombie, le Venezuela. La côte pacifique du Guatemala serait alors dans la Caraïbe, ce qui paraît un peu difficile, mais ça reste la partie centrale de l'Amérique, le milieu des Amériques.

Dans plusieurs pays d'Amérique centrale, il existe une grande coupure entre les côtes pacifique et atlantique. Au Nicaragua, par exemple, sur la côte atlantique, la population est moins nombreuse, plus pauvre, plus isolée, tournée du côté caraïbe, avec des traits caractéristiques de cette culture de la plantation.

C'est la même chose en Colombie : à Bogotá, vous êtes dans un autre espace, celui de l'Amérique andine. Mais si vous descendez sur la côte, vous êtes dans cette culture de la plantation.

Y a-t-il un danger à chercher la plus grande extension de ce que peut englober la Caraïbe, en adhérant à la définition qui est celle de la Grande Caraïbe, en intégrant la culture de la plantation ? Peut-être même que La Nouvelle-Orléans et l'embouchure du Mississippi pourraient entrer dans cette définition...

Le Brésil aussi ! C'est toute la question, parce que beaucoup d'autres endroits dans le monde ont cet héritage de la plantation. Même chose pour le créole, qui est une autre façon de définir la Caraïbe culturelle. Mais il se trouve qu'on parle créole dans plusieurs pays d'Afrique, dans l'Océan indien, jusque dans le Pacifique, car il y a là aussi une histoire de la plantation – celle-ci a débordé largement du cadre de la Caraïbe. Je pense qu'on ne peut pas trouver de définition. C'est assez vague, ce qu'est la région caraïbe, et ça dépend de l'interlocuteur avec qui on parle. Est-ce que, dans la communauté indienne de Trinidad, on se sent plus Indien ou Caribéen ?

Qui revendique le plus délibérément cette appellation de Caribéen ?

Chez les gens, il n'y en a pas vraiment, surtout dans les îles ; cette notion de caraïbéanité, c'est un truc d'intellos, ou de la diaspora, c'est-à-dire des gens des différentes îles à Montréal ou aux États-Unis qui vivent ensemble et sentent cette proximité. Les gens sont Jamaïcains, Trinidiens. Ils ne sont pas Caribéens avant de sortir de la région. La question qui se pose est : à quel groupe ethnique appartenez-vous ? Est-ce que vous êtes un Créole, ce qu'ils appellent un Créole, c'est-à-dire un Noir ? Un Indien, un Javanais, un Surinamien, un Noir marron ? C'est la question autour de laquelle tournent les enjeux politiques et géopolitiques locaux, et pas la caraïbéanité. Dans la Caraïbe anglophone, la CARICOM crée une solidarité entre ces pays, mais ce sont les pays de la Caraïbe anglophone. Pour eux, par exemple, la Caraïbe francophone, ce sont des colonisés.

Dans ces appartenances, la question linguistique est une donnée importante. Vous avez évoqué tout à l'heure l'idée que les sociétés caribéennes sont marquées par le créole, mais le poids des langues coloniales ne jouerait-il pas autant dans les réseaux d'appartenance ?

Il faut savoir que le créole n'est pas une langue qui va relier les îles entre elles, ce n'est un concept visible que pour ceux qui sont capables d'en prendre conscience. Le créole d'Haïti n'est pas le même que celui de la Martinique ou de la Jamaïque. Surtout, ces locuteurs ne peuvent se comprendre entre eux. Ce sont les études qui signalent les structures communes entre ces créoles.

Cela implique-t-il que, dans les échanges entre ces locuteurs de différents créoles, il faut passer par d'autres langues communes pour dialoguer ? L'incapacité, par exemple, de pouvoir se comprendre entre locuteurs créoles d'Haïti et de la Martinique, pour rester dans une même langue, ferait-elle en sorte de rendre nécessaire le passage par le français, créant des rapports diglossiques partout dans les Antilles ?

Oui, le fait de passer par la langue coloniale met une barrière. Mes étudiants haïtiens en Martinique, arrivés après le tremblement de terre de 2010, parlent créole, mais

les Martiniquais sont incapables de les comprendre. Quand ils veulent s'adresser aux Martiniquais, ils leur parlent en français, ce qui les transforme en Français pour eux. Ça crée une barrière, car les Martiniquais ne sont plus caribéens aux yeux de ces étudiants haïtiens.

J'aimerais qu'on parle maintenant de cette idée de la culture de la plantation comme l'héritage le plus généralisé de la Caraïbe. Est-ce la prégnance de cette culture de la plantation, avec un système fondé sur la violence esclavagiste, qui donnerait sa cohérence à la région ? L'histoire commune de la Caraïbe est-elle de lutter pour sortir de ce modèle, d'essayer d'en endiguer les effets ?

Ce que je vois, c'est qu'il y a clairement une unité liée à la matrice, comme dit Glissant, de la plantation. Cet héritage commun, avec son histoire violente, sa culture, celle de l'émancipation, avec le marronnage, avec la résistance, et avec le néocolonialisme qui viendra derrière, fait en sorte qu'on aura la même façon de s'émanciper et de retomber dans un nouveau colonialisme partout dans la région. On a de toute évidence des héritages communs.

La matrice dont parle Glissant et cette idée qu'en quelque sorte, la Caraïbe est le lieu où l'on a amené « l'immigrant nu », expression qualifiant ceux qui ont été arrachés à l'Afrique et qui ont fait l'expérience du Nouveau Monde sans l'avoir choisi d'aucune façon, seraient les éléments constitutifs de la Caraïbe. Comment cela se traduirait-il dans les pratiques ou quels en seraient les grands héritages ?

Il y a des héritages communs très nets, que ce soit dans la musique, dans la religion, qui sont très liés à cette matrice. Dans la musique, on retrouve les mêmes thèmes, le même mélange d'instruments. Pour la religion, c'est le même mélange entre les influences africaines, autochtones, européennes. Dans un endroit où vous mélangez des gens de toutes ces origines, vous allez avoir un mélange dépendant du rapport de force, démographique et politique. En toute logique, les mêmes héritages se retrouvent dans tous ces endroits, avec des variations, exactement comme pour le créole.

L'une des forces sur les plans religieux, linguistique, musical, de cette matrice culturelle, entre violence et résistance, ne serait-elle pas de l'ordre d'une clandestinité, voire d'une informalité, qui serait largement partagée dans ces pratiques ?

Il y a le côté clandestin qui existe toujours, plus ou moins présent, à l'image de la musique qui se pratique dans certains endroits un peu cachés pour certains styles, à l'image du créole qui est parlé et, en même temps, mal vu, selon les lieux, selon les moments, selon les temps. Il y a ce côté clandestin, qui est fort. Pour reprendre la musique, la belle expression de Patrick Chamoiseau s'applique encore : « c'est toujours le cri de la cale ».

Dans votre livre, vous indiquez comment le marronnage, avec sa clandestinité, est une donnée essentielle de la région. Pouvez-vous nous expliquer ce qu'est le marronnage, et nous dire pourquoi c'est si caractéristique de la Caraïbe ?

Le marronnage, c'est la logique d'un système basé sur

la matrice de la plantation. Vous avez ces plantations dans lesquelles les esclaves font du travail forcé, et, bien sûr, certains choisissent de résister sur place, d'autres collaborent au système, parce que le système est violent et qu'il instille la peur. Et vous avez ceux qui décident de s'échapper pour vivre libres. Ce sont les Marrons. Les plus connus partent dans la montagne ou dans la forêt, si on est en Guyane ou au Suriname, et essaient de se refaire une vie libre. En général, ce sont les esclaves africains, c'est-à-dire ceux qui sont nés en Afrique, qui, arrivés récemment, partent en marronage. Ces Marrons vont créer des sociétés indépendantes dans les montagnes, avec la contrainte des petits espaces. Ils tentent de développer une société indépendante, en étant très près de la plantation, des milices, du gouvernement colonial, en étant en permanence dans la peur de se faire reprendre par la milice, de se faire ramener. Ce qui développe une société un peu duelle, entre le système et ses marges. Ça va arriver tout de suite dans la Caraïbe, c'est-à-dire que le marronnage est contemporain de l'esclavage. L'autre aspect du marronnage, c'est le marronnage urbain, beaucoup moins connu. Certains esclaves arrivent à quitter la plantation, à se cacher dans les villes et à vivre comme Noirs libres, en étant artisans.

La majeure partie des îles de la Caraïbe ont réussi, politiquement, à rompre le lien colonial et sont devenues des pays indépendants. Quelle a été la place ou l'importance, soit symbolique, soit politique, du marronnage dans cette rupture du lien colonial? Est-ce une donnée importante?

En fait, non, parce que ce sont deux choses assez différentes. Il faut d'abord savoir si les territoires caribéens ont pris leur indépendance ou si on la leur a imposée. Au Suriname, par exemple, les Noirs marrons considèrent que les Créoles, qui ont pris le pouvoir à l'indépendance, sont des Blancs, ils ont le même mot pour les deux groupes : *Bakras*, qui renvoie au maître esclavagiste. Ils considèrent que ces Créoles sont les nouveaux planteurs. Il en va de même en Guyane. Pour les Autochtones, pour les Noirs marrons, cette indépendance n'est qu'une façade ou un changement de système qui n'a rien à voir avec le marronnage. Le mode de vie des Marrons de Guyane est bien plus indépendant que celui des Créoles de Cayenne. Cette tendance assez forte se retrouve partout. Il y a une opposition très claire entre les Marrons d'aujourd'hui et la société créole.

Quelle serait la grande zone d'influence du marronnage, pensé comme création de communautés semi-indépendantes hors du cadre esclavagiste, sur les sociétés créoles de la Caraïbe? Les pratiques culturelles qu'on associe aux Caraïbes émanent-elles du marronnage?

On a appris à avoir cette vision dichotomique dans la Caraïbe : les Blancs esclavagistes d'un côté, les Marrons qui partaient dans la forêt pour reprendre leur liberté, de l'autre. C'est plus compliqué, parce que ces sociétés de Noirs marrons rassemblaient des gens d'Afrique issus de systèmes esclavagistes. Ils les ont parfois reproduits eux-mêmes dans les sociétés marronnes. Beaucoup de gens en Jamaïque trouvent que les Marrons étaient des vendus. On pourrait penser de l'extérieur qu'ils étaient les fers de

lance de la résistance, mais certains Marrons travaillaient à ramener des esclaves en fuite vers les plantations, passaient des accords avec les planteurs, et pouvaient même travailler comme miliciens. Vous avez aussi des conflits entre les groupes marrons eux-mêmes. Un ami guyanais me racontait qu'il a réussi, après des années de démarche, à organiser le premier festival de musique qui rassemblait des musiciens venant de deux groupes de Noirs marrons différents. C'est en Guyane et au Suriname qu'il y a les plus

« Pour reprendre la musique, la belle expression de Patriek Chamoiseau s'applique encore : »

« c'est toujours le cri de la cale » »

grands groupes de Marrons, cinq ou six grands groupes de Noirs marrons qui ne parlent pas la même langue et n'ont pas la même culture. Ces groupes ont été en guerre les uns contre les autres pendant des années, et c'est compliqué de venir dire à deux groupes de musique de ces communautés de Noirs marrons de jouer l'un après l'autre. Vous avez des tensions et des oppositions très anciennes entre eux, mais aussi entre eux et les Autochtones. Ce sont des gens qui ont vécu en guerre pendant très longtemps avec les Autochtones. Il y a des périodes où ils étaient alliés. À Saint-Vincent, par exemple, les Garifunas ont une histoire intéressante. Saint-Vincent a été une des dernières îles, avec la Dominique, à conserver son indépendance face à la colonisation européenne. La particularité de Saint-Vincent, c'est que, étant sous le vent de la Barbade, tous les esclaves qui arrivaient à s'échapper de la Barbade, sur de petites embarcations de fortune, dérivait jusque sur sa côte est et rencontraient les Autochtones locaux. Ils ont été accueillis et ont pu vivre avec eux. Jusqu'à une scission entre des Autochtones qui voulaient conserver leurs traditions et ceux qui voulaient vivre avec ces Africains déportés. L'île a été partitionnée en deux et, finalement, vous avez eu une guerre très longue, à la fois entre ces deux groupes et avec les Européens qui voulaient coloniser Saint-Vincent. Au bout du compte, le groupe des Noirs marrons a pris complètement le dessus sur le groupe

autochtone, permettant entre autres la colonisation de l'île. Celle-ci va mener à la déportation de ceux qui deviendront les Garifunas en Amérique centrale. Ce qui est intéressant dans cette histoire, c'est de voir comment le même peuple peut passer du statut d'opprimé au statut d'opprimeur, puis se retrouver à nouveau opprimé.

J'aimerais qu'on aborde les pratiques culturelles et les formes artistiques de la Caraïbe pour voir comment la créolisation de toutes sortes d'influences a permis l'émergence de formes musicales et littéraires qui sont riches, intéressantes et largement diffusées. Je pense par exemple au reggae, pour la Jamaïque. On assiste en quelque sorte à une mondialisation de certaines pratiques créoles, qui ont réussi à rejoindre un public planétaire. J'étais au Nicaragua à dix-huit ans et j'y ai entendu du reggae en espagnol et en anglais, venu des Garifunas de la côte atlantique dont vous avez parlé.

Oui, vous avez une culture du *sound system* très forte au Japon, par exemple. Vous avez une culture rasta en Chine. Ça rejoint un peu ce que disait Glissant : le monde se créolise. La créolisation qu'on voit dans la Caraïbe est à l'œuvre un peu partout dans le monde, ce qui fait qu'il y a beaucoup de gens qui se retrouvent dans cette culture créole, dans la diaspora, et en dehors même de la diaspora, dans un monde qui se créolise.

Avez-vous l'impression que c'est par l'entremise des diasporas que ces pratiques se sont diffusées ?

Je pense que ça a pris beaucoup de chemins, dont celui des diasporas. Si vous pensez à Londres, c'est certain que les diasporas y sont pour quelque chose. Dans un quartier comme Brixton, le quartier jamaïcain de Londres, on voit bien le rôle de la diaspora, mais il n'y a pas que ça. Par exemple, le reggae jamaïcain arrive à la Dominique au début des années 1970 et il va déclencher une espèce de grande vague de révolte, un néo-marronnisme, c'est-à-dire que dans les communautés de Noirs marrons de la Dominique, des gens vont complètement mordre dans cette culture du reggae et du rasta. Ça n'a rien à voir avec la diaspora, mais bien davantage avec la radio.

En Dominique, les musiciens vont-ils ensuite reprendre le reggae, le transformer, l'adapter, en quelque sorte, en pratique locale ?

Tout à fait. L'exemple le plus frappant est celui d'un musicien de la Dominique, de la côte est, un Créole autochtone qui va reprendre la musique reggae et devenir le grand chanteur reggae de la Dominique. Son nom m'échappe, malheureusement. C'est exactement ce que vous dites, ces musiciens dominicains reprennent cette culture et l'adaptent à leur spécificité, parce que la Dominique, c'est un cas assez particulier dans la Caraïbe. On revient toujours à Glissant : changer dans l'échange sans se perdre.

Ces échanges musicaux sont-ils assez nombreux dans la Caraïbe pour que surgisse l'idée d'une référence commune se structurant grâce aux musiques créoles qui circulent ?

Chacun garde sa culture musicale, mais des influences très fortes se font sentir. En Martinique, c'est le zouk, mais, par moments, du *daim soul* jamaïcain avec certains traits du

zouk. Pareil à Trinidad ou ailleurs, pour une raison simple : la structure de la musique caribéenne, la syncope, le contretemps, est identique, l'adaptation devient facile. Les musiques se métissent l'une l'autre, parce qu'elles sont un peu sur les mêmes rails, elles ont un peu la même pulsation.

Ces caractéristiques qui permettent aisément à la musique de voyager, d'être reprise, de s'influencer, les voyez-vous aussi dans la littérature ? Dans votre essai sur la géographie populaire de la Caraïbe, vous faites énormément référence aux écrivains de la Caraïbe, et pas juste aux écrivains francophones, ce qui crée une riche référence régionale dans le domaine des lettres. Est-ce quelque chose qui se fait ailleurs ?

C'est quelque chose de frappant dans la Caraïbe, ce goût pour la littérature. Il y a un grand festival caribéen de littérature qui se tient à Trinidad, le Bocas Lit Fest, qui a invité un auteur haïtien pour l'interviewer et ensuite le traduire en anglais. Ces tentatives de créer des ponts existent, comme pour la musique ou la langue. Il y a une structure commune du roman caribéen : glissement entre les langues, manière de raconter, rôle du conteur, goût pour la métaphore, etc. Vous retrouvez la même chose dans la littérature, à peut-être une exception près : Haïti. La littérature y est la plus importante dans la Caraïbe, le style qui s'y est développé est le plus varié, il dépasse vraiment le cadre de cette littérature créole. Je pense que c'est bien plus vaste et bien plus complexe en Haïti, la question de la littérature. En Haïti, les écrivains sont plus jeunes. Grâce à Rodney Saint-Éloi, d'origine haïtienne, et aux éditions Mémoire d'encrier, de jeunes écrivains de la diaspora, comme Lorrie Jean-Louis, peuvent publier [Lorrie Jean-Louis a dirigé ce dossier et Rodney Saint-Éloi écrit dans ce numéro de *Liberté*, ndé].

En Guadeloupe ou en Martinique, y a-t-il un regard porté sur la littérature haïtienne ? Ou est-ce au contraire un dialogue difficile entre ces corpus ?

Je pense qu'il y a une coupure entre ces pays-là. C'est un peu un dialogue de sourds. Il n'y a pas vraiment de dialogue, à l'exception de quelques personnes. C'est propre aux îles de la Caraïbe, où il y a cette espèce de concurrence d'une île à l'autre. L'échange est plus aisé par la musique, avec le kompa par exemple.

Ça dit quand même quelque chose sur la difficulté à penser les pratiques culturelles de la Caraïbe dans une perspective qui serait transversale. Je vous remercie d'avoir ainsi explicité les concordances dans la Caraïbe de même que les points de tension. 

Michel Nareau enseigne la littérature au cégep Édouard-Montpetit, à l'Université du Québec à Montréal et à l'Université Concordia. Il a fait paraître *Double jeu. Baseball et littératures américaines* en 2012. Il est membre du comité de rédaction de la revue *Liberté*.